

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Variations sur un thème connu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 203-212

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Variations sur un thème connu

Quand on entre dans une ville, affiches, proclamations, pancartes rouges ou bleues, tout semble bien indiquer que le principal problème, ici, est celui des chômeurs et des flâneurs : tous ces hommes qui pressés, mal mis, les mains en poche, attendent leur pain quotidien.

Mais si nous entrons dans une ville espagnole — Bilbao après le bombardement, ou Barcelone ou Tolède —, alors le problème change. Il n'y a rien à faire ici, pas de remèdes, rien qu'à constater cette ruine fumante. Le problème qui se pose est celui de l'homme. Une fois de plus se révèlent dans cette créature étrange des profondeurs insoupçonnées, des abîmes où il ne paraissait pas croyable qu'il pût descendre. Le problème n'est plus seulement celui de la question sociale, c'est celui de l'humanité dans son essence. Qu'est-ce que l'homme ?

Pas exactement, peut-être, ce phénomène régulier, sans profondeur, sans contradiction et sans mystère que nous semblaient avoir formé, durant tant de siècles, la civilisation et le christianisme.

Nous n'avions pas vécu de révolution au sens complet du mot, mais une lente et paisible évolution, qui jamais ne nous avait contraints à réformer notre jugement sur l'homme et sur l'univers. La guerre même, voire la guerre civile, se trouvait dans l'ordre des choses : maintien de l'équilibre dans un monde relatif, contenant des forces matérielles où tout doit se transformer. L'étang trop plein se déverse dans un autre, d'après le principe des vases communicants, et voilà tout. La justice régnait ; si quelqu'un sortait de l'ordre, il y rentrait par une punition bien déterminée, basée sur une loi tout à fait sûre. Ainsi le vieux droit romain nous avait ménagé une

bonne maison bien calme, à l'abri des tempêtes. Dans ce refuge de la culture, sous ce revêtement d'habitudes religieuses, politiques et sociales, avons-nous compris la véritable nature de l'homme ?

J'entends quelqu'un me dire : La personnalité humaine, étouffée sous les institutions romaines, brouillée plus encore dans la féodalité et l'organisation catholique du moyen-âge, ne la voyons-nous point reparaître, à la Renaissance, dans toute sa splendeur ?

— Oui, par définition, la Renaissance a bien dû resusciter quelque chose. Le nom seul éveille l'image vementée d'un immense renouveau, d'un élan infini. Distinguons les concepts : laissons la Renaissance renaître chaque jour dans les progrès modernes, et considérons l'humanisme, qui en est, peut-on dire, la forme philosophique et littéraire. Je ne vois pas ici de résurrection, mais plutôt un arrêt, au sens le plus strict du mot. Fébrilité dans la recherche matérielle, arrêt de l'inquiétude morale. Qui est content ? l'humaniste. Qui est angoissé ? l'homme du moyen-âge. L'humaniste a découvert toutes les richesses de l'homme, comblé toutes ses exigences, accompli toutes ses possibilités : rien de désirable au-delà. L'humanisme est un pays qui vient d'obtenir des colonies. Ainsi le monde a ses limites, tout autour de nous une ligne bien nette, une ligne douce de montagnes, derrière laquelle on ne se demande pas avec angoisse qu'est-ce qu'il y a. En même temps, le ciel a été dûment exploré : une grande multitude d'astres le ferment, reposant notre vue, et il n'y a pas à s'écrier : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie ». L'homme regarde le lieu de son habitation, il en dresse l'inventaire encyclopédique, et il est content, *contentus*, c'est-à-dire bel et bien *contenu*, sans jamais chercher à sortir de sa riche maison. Tous ceux qui n'ont pas pu s'en montrer satisfaits, tous ceux qui ont voulu transgresser, soit en hauteur, soit en profondeur, l'ordre établi, c'est-à-dire les saints et les héros d'une part, les criminels d'autre part, on les a tout simplement rayés du catalogue humain, les classant parmi les fous. Plus tard, encore un pas de plus dans cette idéalisation à rebours. Voici les positivistes, et l'homme n'est plus qu'un entre mille de ces phénomènes visibles autour de nous, un produit naturel, comme le sucre et le vitriol.

L'homme extraordinaire, soit en bien, soit en mal, ne sera de son côté qu'un péché de la nature, c'est-à-dire un monstre.

Alors, ce paquet d'habitudes et de lois, cette machine automatique, c'est ça la personnalité découverte par les humanistes ? Pendant que tout marchait, ou à peu près, d'une façon normale, je conçois que de tels savants, après de telles trouvailles, aient pu se frotter les mains d'aise.

Mais si tout à coup l'exception devient la règle ? Si ces monstres de la nature se multiplient au point que nous ne savons plus où chercher le type normal ? Si l'homme, en règle générale, devient une brute ou un fou ? Si à l'embourgeoisement bienheureux d'un temps succède la révolution russe, la persécution mexicaine, la guerre civile d'Espagne, et la menace, pour tous nos pays civilisés, d'une destruction complète ? Si les lois humaines et les coutumes établies disparaissent devant des instincts inexplicables ?

Les vies calmes ne manifestent peut-être pas le fond de la nature humaine. Nous sommes des gens très « comme il faut », d'une honnêteté impeccable ; essayons des réactifs. Savons-nous si nos attitudes ne sont pas commandées par la nécessité, par la coutume, par les lois, par nos habitudes propres ? Sommes-nous intérieurement ce que nous paraissions, et tel qui nous voit prier, aller à la messe, faire la charité, nous juge-t-il sans erreur ? Cette nature individuelle que nous apportions en naissant, et qui est « ineffable », c'est-à-dire indescriptible parce qu'elle est trop peu connue, ce *démon* particulier qui nous possédait, quand s'est-il manifesté librement ? quand a-t-il agi indépendamment d'une éducation, de circonstances, de mœurs différentes selon les âges, les pays, en un mot, de la nécessité extérieure ? Lorsque J.-J. Rousseau disait qu'il n'était ni meilleur ni pire que les autres : s'il voulait parler de cette nature fondamentale avant toute influence étrangère, n'avait-il pas raison ? De même qu'on n'est pas excusé d'abandonner la voie des saints en prétendant qu'elle est extraordinaire, de même sommes-nous coupables de condamner tout criminel sans chercher à le

comprendre. (J'entends de le condamner dans notre conscience, car il ne s'agit pas de supprimer la justice humaine).

En face de comportements si extraordinaires, si fréquents, ne vous semble-t-elle pas un peu mécanique, cette psychologie dogmatique surannée, qui commence avec tant d'assurance naïve par ces thèses réputées inébranlables :

1. « L'homme, en toutes ses actions, agit pour une fin. »

2. « Cette fin, c'est à coup sûr la béatitude. L'homme ne peut vouloir que son bonheur. »

Si sûr que ça, que l'homme agit pour une fin et qu'il veut son bonheur ? On n'attaque pas le S. Thomas de la I^a II^{ae}, il s'agit seulement de retrouver la profondeur qu'il voyait sous des mots abstraits. Ne confesse-t-il pas, du reste, que tout ne joint pas très bien dans ses théories et que « malum est ut in pluribus in genere humano » ? En réalité, si l'homme travaille nécessairement pour le bonheur, ce doit être pour un bonheur extrahumain ; voilà pourquoi il fait si souvent fausse route.

S'il est vrai que des maux sort toujours quelque bien, tirons des événements tristes une occasion d'étudier l'homme. Non plus cette fois guindé dans les draperies d'une tradition, mais à nu, libéré de toute nécessité extérieure, comme on le trouve en Espagne et en Russie : plus de religion, plus de lois, plus de famille, plus rien de notre ancienne culture, mais un terrain singulièrement vierge, laissé aux seules forces de la nature, comme après la grande guerre les immenses étendues des régions dévastées. Qu'est-ce qu'il pousse dans ce terrain ? Des héros et des criminels. Du sang partout. La disparition de l'homme, son *autodestruction*, peut-on dire. D'un côté les valeureux jeunes gens de l'Alcazar, qui n'ont pas peur de mourir, et de l'autre cette bande de brutes affamées, pour qui le sang humain ne compte pas beaucoup non plus. Un spectacle effrayant et incompréhensible. Que diraient ici nos heureux humanistes ? Imaginez le bon Horace, devant ces horreurs, continuant son affirmation pleine de suffisance : « *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto...* » Il ne se prétendait si complètement humain que parce qu'il imaginait l'homme dans sa « médiocrité dorée » et non dans un océan de contradictions sanglantes.

Sans avoir vécu ces jours terribles, Pascal s'écriait :

« *Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toute chose, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers.* »

Et plus loin :

« *Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme...* »

La voilà, cette troisième dimension que les rationalistes humanistes ont ignorée. Ils n'ont vu qu'une humanité sans grandeur et sans force, le fameux *animal raisonnable* des scolastiques, rachetant par l'épithète ce que peut avoir de désobligeant le substantif. Et ils entendaient par la raison ce guide qui conduisait l'homme, calmement et simplement, par des chemins connus et faciles, à travers de gentilles plaines depuis longtemps explorées et cultivées ; le sens du vertical leur fait totalement défaut. Et voilà que j'entends, de la bouche du plus posé des humanistes, à propos des événements d'Espagne, le mot de *diabolique*. On s'aperçoit enfin que l'homme n'est pas seulement au milieu d'un plan, mais au centre d'une sphère. C'est-à-dire pas seulement rattaché à la création autour de lui, mais aussi, par des fils invisibles, quoique bien réels, dans l'ordre même de l'essence, au monde divin et au monde diabolique. Soumis, plus encore qu'aux influences collatérales, à ces forces contradictoires qui l'attirent hors de lui-même, vers le haut et vers le bas — vers le ciel et vers l'enfer.

— Rien d'humain ne m'est étranger, dit Horace ; j'y vois une formule de refus, qui équivaut, dans son esprit, à cette autre : « Rien d'extrahumain ne m'intéresse ». Mais S. Thomas va reculer à l'infini les limites de l'humain, assurant « *qu'un caractère peut convenir à un homme, et cela en raison même de sa nature humaine, non seulement en ce que la nature humaine est la cause de ce caractère, comme par exemple le rire et les larmes, mais en ce que la nature humaine peut le recevoir* ».

N'allons pas ouvrir une discussion avec les humanistes pour savoir ce que la nature humaine « peut recevoir ». Nous, chrétiens, nous n'avons qu'à écouter pour l'apprendre :

« Ego dixi : dii estis, et filii Excelsi omnes... »

« Vous êtes des dieux. Tous, vous êtes des fils de Dieu... »

Et comme pour contredire cet appel ineffable, nous entendrons grincer toutes les voix de l'abîme. « Ni Dieu ni maître. Désobéissez. Vous ne mourrez pas, mais vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal... »

Voilà cette contradiction angoissante que les humanistes semblent ignorer.

Chez les Pères de l'Eglise, chez les romanciers, dramaturges et poètes du moyen-âge, aux tympanes des portes gothiques, il y a un ciel et un enfer, des esprits bienheureux et des démons qui se disputent les hommes ; la Renaissance est venue tout balayer.

L'homme de la Renaissance n'a pas besoin de ces paysages. Il a trouvé « une assiette stable », il est content.

Les derniers cris de douleur du moyen-âge insatisfait, je les entends de Don Quichotte, croyant encore à la chevalerie et au monde merveilleux de ses romans. Mais Sancho Pança, qui est souvent, je crois, Cervantès lui-même gagné à la Renaissance, se charge de lui montrer qu'il a tort de démolir dans son imagination les frontières du monde, alors que partout il va buter contre des murs bien réels. « Souviens-toi de ta condition. Tu n'es qu'un homme — et si tu ne veux pas t'en contenter, tu n'es qu'un fou. La nature, du reste, se chargera bien de t'apprendre à vivre. Désormais la chevalerie a vécu, avec ses mystères et ses symboles. »

Voici Rabelais et sa joie sans arrière-pensée, la résignation heureuse aux limites humaines. « Gorge-toi de bon pain, de bon vin et de bonne science ; tout le reste est folie. »

Les « bons auteurs » affirment bien que le XVII^e siècle a brisé ce dualisme, et qu'il a retrouvé la signification de l'homme intégral. Mais je ne puis oublier les dogmes de Boileau :

« Que la *nature* donc soit votre étude unique...
Jamais de la *nature* il ne faut s'écarter... »

ni qu'un éminent professeur de faculté, grand ami de Boileau, reprochait toujours à ses élèves « un tour trop religieux » dans leurs dissertations...

Qui donc a retrouvé la grandeur véritable de l'homme ? Ce n'est pas le millionnaire Voltaire, ni aucun des philosophes qui ont collectionné leur béatitude dans l'Encyclopédie. Mais J.-J. Rousseau découvre que si la nature est fondamentalement bonne, il faut la chercher profondément sous la culture et la civilisation, et cette recherche ne va pas sans nous faire saigner. J. de Maistre, au contraire, affirme que l'homme tout entier n'est qu'une maladie ; et il ne s'agit plus de *retrouver* la nature, mais de la régénérer dans le sang et les larmes. En tout cas le bonheur terrestre qui satisfait les philosophes ne saurait plus, maintenant, rassasier personne ; une vague d'inquiétude a secoué les âmes ; nous verrons tour à tour Chateaubriand et les romantiques frapper à la porte d'un paradis perdu. Il ne faut pas rire du mal du siècle. Il est terrible. Il est né de la révolution française. On a vu une fois de plus, expérimenté quelle chimère est l'homme, qui se renie lui-même et se détruit. L'encyclopédie n'explique pas tout ; il doit bien y avoir autre chose et pourtant rien n'apparaît encore...

Alfred de Vigny se demandera

« Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies ?
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions... »

Lamartine entrevoit une lumière. C'est que

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux... »

Mais l'ère des révolutions passées, vient le Second Empire ; tout se tasse, tout se calme ; il y a de l'argent, il y a du bien-être ; on s'enveloppe de nouveau dans un drap d'or. Que ferait cette société bourgeoise et enrichie, élève docile de Taine et d'Auguste Comte, que ferait-elle des lamentations romantiques ? Cette génération ne craint pas « l'ennui du calme et des paisibles joies », et c'est ces joies — quelquefois un peu terre à terre —, que lui offriront à profusion romanciers, dramaturges, peintres. Les poètes Parnassiens ne consentent pas à quitter un certain idéalisme, et c'est peut-être cette étincelle qui ranimera le feu sacré. Voici 1870 : déroute, débâcle matérielle et morale. Seuls les bourgeois repus continueront de dormir. Du peuple malheureux, quelques voix s'éveillent, quelques caravanes se mettent en route, vont chercher des villes plus belles.

... « Le sang séché fume sur ma face, dit Rimbaud... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul... Cependant, c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armé d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes... »

Désormais, ayant prévu la faillite d'un monde où la matière est Dieu, on ne peut plus y vivre. Ce monde n'est pas le vrai ; il est le *signe* d'un autre qui est sans déficience. Ceux qui ne croient pas à cette aurore n'ont trouvé que la misérable solution de tout détruire, et de périr eux-mêmes dans les ruines du monde. Chassés de Russie, les Nihilistes viennent en Occident cueillir chez Proudhon et Karl Marx les principes du socialisme et du communisme ; ils reviennent nous les imposer par le feu et le sang ; et qui ne voit que le néant constitue leur plus cher désir ?

D'autres, n'ayant point désespéré de l'homme, essaient de l'entraîner au-dessus de lui-même, tirant de sa volonté même des énergies insoupçonnées. Il leur fallut reconnaître que l'homme tout seul ne monte pas bien haut. Comme les cimes inaccessibles de nos Alpes, la montagne se venge, on ne l'attaque pas impunément ; c'est la glissade inévitable, la chute effrayante le long de cette paroi verticale où rien ne sera retrouvé, où l'homme de chair

même est anéanti : c'est la catastrophe de Nietzsche — la catastrophe des sans-Dieu.

Plutôt que de prétendre à s'élever par ses propres moyens, peut-être l'homme ferait-il mieux de se laisser élever par une force supérieure. Dostoïevski a trouvé cette voie. Prophète de la révolution et de toutes les horreurs où aboutit l'homme sans Dieu, il étudie l'homme déraciné de tout *milieu* traditionnel, uniquement livré à son démon personnel. Alors l'homme expérimente sa liberté, il se trouve écartelé d'une contradiction infinie. Pas de solution sur le plan horizontal de la raison raisonnante : il n'y a plus d'air respirable que du côté du ciel. L'homme se sent horriblement prisonnier de sa propre faiblesse, et il entend pour finir cette espérance : « Veritas liberabit vos. »

Ah ! non pas cette pauvre vérité humaine que nous sommes trop fiers de créer, et qui est froide et sans vie, mais la Vérité qui est quelqu'un, qui est une Personne vivante et qui nous aime ; bien mieux, qui s'abaisse miséricordieusement pour éclairer notre nuit, et nous élever ensuite jusqu'à Elle, dans une illumination et une joie toujours plus grandes. Plusieurs ont imploré cette lumière bienfaisante, et ils l'ont attendue dans la souffrance parce que trop de poussière terrestre les empêchait de la voir. Je pense aux Léon Bloy, aux Verlaine, aux Charles Péguy, dont on peut dire les paroles du psaume, « qu'ils effectuent leur ascension dans les larmes ».

Mais les saints ont trouvé le secret de noyer cette souffrance dans une joie presque parfaite, n'ayant pas résisté au Soleil comme les profondes gorges des rochers, mais au contraire, après avoir « donné ce qu'ils avaient en riant », comme dit Claudel, accepté pleinement « ce que l'homme peut recevoir ».

Parce que la Sainte Vierge n'a pas empêché le Tout-Puissant de faire en elle de grandes choses : c'est pour cela que toutes les générations peuvent désormais l'appeler bienheureuse.

Voilà bien des variations sur un thème connu. Cependant nous n'avons pas cheminé dans le désert, et il me semble que nous pouvons conclure. L'homme tout entier n'est qu'un désir violent de sortir de lui-même. Ce désir peut sommeiller longtemps dans les coussins d'une bourgeoisie amollie ; il se réveille quand une grande perturbation vient renverser cet ordre. On tente alors cette évaison avec plus ou moins de bonheur ; il y a le renoncement à la vie, la conquête du surhomme, qui finit par le désespoir, et enfin l'humble acceptation, dans la foi et l'amour, d'une énergie nouvelle que l'homme lui-même n'a pas, mais que sa nature appelle de toutes ses tendances, et qui est l'ordre de la grâce.

Dans le cadre restreint de cet article nous avons touché à une foule de notions et de problèmes qui demanderaient à être éclaircis ; j'espère qu'on voudra bien ne pas condamner au premier abord certaines affirmations en apparence paradoxales, mais qu'au contraire on y verra un motif d'étude très intéressante. Car la Vérité est difficile, comme la Beauté ; et elle ne se livre pas entre deux tasses de café, dans un fauteuil de salon.

Marcel MICHELET